

Ville sous la

pluie

*«On s’imagine déambuler là,
dans la bruine, vêtue d’un trench,
un sac de cuir en bandoulière.»*

... comme il pleut sur la ville
Paul Verlaine

... il pleuvait sans cesse sur Brest
Jacques Prévert

Les voitures roulent dans les rues avec des bruits d’éclaboussures. Il fait presque nuit déjà, je le sais, je viens de regarder l’heure au réveil, pourtant je me demande, est-ce possible qu’il fasse déjà presque nuit ? On dirait qu’aujourd’hui le jour a oublié de se lever. Il n’est rien arrivé, les heures, étales, se sont écoulées. Tout est resté gris. La lumière n’a pas réussi à percer la masse des nuages. Morne, la vie. Et puis voilà, c’est presque la nuit maintenant. Des passagers sortent de l’autobus bondé et se hâtent sous leurs parapluies. Des quidams promènent leurs chiens.

Les terrasses qui bordent les trottoirs sont désertes. J’aime cet air à l’abandon que prend la ville quand il pleut. Les flaques sur l’asphalte où l’essence dessine des arcs-en-ciel. Et le *bruit doux*, n’est-ce pas, *par terre et sur les toits*.

Certaines villes que je ne connais pas, je les imagine toujours sous la pluie. Vienne, Berlin. Ou des ville de Belgique, très anciennes, construites autour de vieux châteaux de pierre datant du Moyen-Âge. À moitié en ruines. Des ponts tarabiscotés enjambent d’étroites rivières. Une péniche glisse lentement sur

l’eau brunâtre. Au loin, des cheminées exhale des fumées noires. Au fond d’un cul-de-sac, un chien malingre, le poil roux hirsute, renifle un os.

On s’imagine déambuler là, dans la bruine, vêtue d’un trench, un sac de cuir en bandoulière. On s’attarderait un peu aux devantures des boutiques : la bijouterie, la confiserie — on aurait plaisir à admirer les boîtes de bonbons en métal décorées d’angelots joufflus, de chatons et de fleurs —, la parfumerie, l’antiquaire, le fleuriste. On entrerait dans une boulangerie acheter un petit pain qu’on grignoterait en marchant, puis dans la librairie où on feuilletterait les parutions récentes. Un peu plus loin, un petit square désolé. Ce serait l’automne, je pense, les arbres perdraient leurs feuilles, il y en aurait plein les allées du square...

Ce serait peut-être la guerre, on en entendrait les grondements au loin. Soudain, des avions de chasse sillonneraient le ciel. On s’engouffrerait dans un estaminet, il y aurait des clients accoudés au zinc devant un verre de gros rouge, une chope de bière, cela sentirait le café, le houblon, les lainages humides. On commanderait un café. La machine à expresso